

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans  
NEW ORLEANS NEWS PUBLISHED  
DAILY EXCEPT SUNDAYS.  
OFFICE: 309 PINE STREET  
Entre Canal et Bienville  
No. 21, 188 Post Office at New Orleans  
Second Class Matter.

OFFICE DES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC. QU'IL Y AIT S'AGISSANT DE LA BIENNE, VOIR LA COTTE EN FACE.

TEMPERATURE  
Du 27 juin 1906.

Thermomètre de R. et L. OLAUDEL, Opticiens	No 121 rue Garibaldi.	
Fahrenheit	Centigrade	
7 h. du matin...	86	30
Midi...	88	31
3 P. M.	88	31
6 P. M.	86	30

## Loi tombée en désuétude.

Lorsque, il y a quelques semaines, certains fonctionnaires de l'administration des postes prirent sous leur bonnet de remettre en vigueur la loi édictée il y a une dizaine d'années pour porter aux loteries en général, et en particulier à la Loterie de la Louisiane qui cherchait à obtenir de la législature de l'Etat une nouvelle charte qui lui aurait permis de continuer ses affaires pendant vingt-cinq ans, un coup mortel, on crut qu'il ne s'agissait que d'une de ces fantaisies assez fréquentes dans toutes les administrations, que les fonctionnaires en question, après avoir fait étalage de leur zèle, laisseraient les choses revenir sans secousse à l'état normal, au point où elles se trouvaient auparavant. La mesure prise était d'ailleurs si évidemment inutile qu'il semblait pas possible qu'elle fut maintenue.

La loi, créée dans le but unique de supprimer les loteries en ne réduisant à l'impuissance, interdit le transport par la poste des journaux, revues, magazines, imprimés, etc., contenant des renseignements d'un certain genre, annonces de loteries, listes de tirages, etc. Or, cette loi, qui fut utile à sa création, puis qu'elle permit au législateur d'atteindre immédiatement le but visé, n'a plus de raison d'être aujourd'hui.

Il n'existe plus une seule loterie dans l'Union Américaine, et il n'est pas absolument nécessaire de rappeler cette loi tombée en désuétude, s'il est même préférable de la conserver dans le code pour le cas où de nouvelles loteries s'organiseraient, il est absurde de l'appliquer, par dilettantisme ou zèle intempestif, et peut être intéressé, à ceux que le législateur n'a nullement visés. Et il est contraire à l'esprit de la loi qu'un journal publie une liste de bons à prime d'une ville ou d'un Etat sortis à un tirage récent, on donne à ses lecteurs des informations sur une tombola spécialement autorisée et dans un but charitable, pour venir en aide, par exemple, aux sinistrés de l'éruption du Vésuve ou du tremblement de terre de San Francisco?

Non, évidemment! et le législateur n'a jamais songé à entraver des entreprises aussi légitimes que celles que nous citons.

Que la loi postale relative aux loteries soit tombée complètement en désuétude, cela ne fait doute pour personne, et il est inadmissible, conséquemment,

que, sous le couvert de cette loi, des fonctionnaires persistent à faire un tort considérable à des gens à qui la pensée de la violation n'est jamais venue. Il y a là un abus de pouvoir criant qui est nécessaire de faire cesser au plus tôt.

Il est probable d'ailleurs que les autorités de Washington, en présence des plaintes nombreuses qui leur sont adressées, vont étendre à tous les pays la convention conclue récemment à ce sujet avec le Canada. De cette façon des intérêts éminemment respectables ne seront plus à la merci de simples fonctionnaires voulant faire du zèle et se montrer plus royalistes que le roi.

## UN CAS DE CONSCIENCE.

Paris, 16 Juin.

Dans les derniers salons où l'on cause, les personnes qui ont du loisir discutent volontiers la question de savoir si M. Nakens a bien fait... M. Nakens est ce publiciste espagnol chez qui l'anarchiste Morral alla se réfugier après qu'il eut lancé sa bombe, le jour que le roi se mariait... Il arriva comme Hernani. M. Nakens fut un Ray Gomez de Silva par fait... Eh! bien, auriez-vous hospitalité le misérable ou l'auriez vous livré? — Livrer la tête de mon hôte? —

Il est certain que ce n'est pas une agréable besogne. Et ajoutera-t-on qu'on s'expose à la raucure de ces autres anarchistes, qui sont des gens fort dangereux?... Non, je n'aurais pas cela qui est médiocre et puérile. Discutons seulement qu'une âme bien née, etc. —

—Protéger un assassin? Travailler à ce qu'un pèlerin du diable continue à nuire, à lancer des bombes sur les jeunes mariés et à faire un coupable usage des fleurs innocentes?... Il est certain qu'on organise mal son existence si on la consacre à laisser les chiens enragés mordre les passants. —

—Moral, retirez-vous. Je ne suis pas libre. Excusez-moi. Je ne vous ai pas invité. Vous arrivez tout de go, sans seulement vous inquiéter de savoir si votre compagnie me sera délicate. Retirez-vous. Il faut reconnaître que ce n'est pas la simple amitié qui vous amène. Evidemment, vous êtes chez moi; et je n'ai pas l'intention de vous perdre. Je n'appellerai pas les policiers. Je suis un homme d'ordre, et j'approuve que chacun ne se mêle pas de ce qui regarde les autres: la police aux policiers. Tant que vous serez sous mon toit, vous ne risquerez nul ennui. Je ne vous dénoncerai pas. Je serai la discrétion même. Et notez que j'y aurais bien du mérite, car je suis publiciste, et j'ai le goût des nouvelles dites sensationnelles. Quel rapport, si je voulais!... Je ne veux pas. Seulement, ayez la complaisance de sortir. Plus vous êtes en sûreté chez moi, et plus je désire que vous ne soyez pas chez moi. Je n'aimerais point à vous faire prendre, mais il me plaira que l'on vous prenne. Vous faites la grimace, Morral? Je vous entends: vous m'objectez qu'en vous mettant dehors, je vous livre, parce que les policiers sont dehors et vous gais, parce que vous m'avez saisi sans que vous n'ayez fait de la complicité. Cela, Morral, vous regarde, et non pas moi. Donc, adieu!... S'il m'était loisible de vous convertir à des idées meilleures, de m'y efforcerais... Hélas! j'y

renonce. Vous avez un genre de convictions avec lesquelles il est mal commode de discuter. Tout à l'heure, vous êtes, en l'honneur de vos doctrines, vingt-cinq personnes. Voilà des arguments contre moi qui n'ai pas de dialectique efficace. Alors, écoutez-moi... Si vous recommandez, grâce à mon secours, je me considérerais comme un peu responsable de vos meurtres; et si vos camarades, encouragés par votre impunité, redoublent d'entrain, je me le reprocherais. Je n'aurais plus la conscience tranquille... Adieu, Morral!

## DEUX CUIRASSÉS AVARIÉS, UN TORPILLEUR DÉSEMPARÉ.

Pendant les tira au large exécutés il y a quelques jours par le cuirassé "Masséna", portant pavillon du vice-amiral Rigou, qui commande en chef l'escadre du Nord, l'appareil moteur de ce bâtiment s'est avarié. Il a fallu rentrer immédiatement au mouillage. Les machines vont être visitées et les réparations exécutées d'urgence, pour que le "Masséna" soit à même de partir avec l'escadre.

## L'ESPRIT DE DUMAS FILS.

Dumas fils était volontiers sentencieux. On a recueilli ses maximes. Elles sont à faire honte à La Rochefoucauld. En voici quelques-unes:

«Il n'y a jamais un malheur qui n'ait rapporté quelque chose à quelqu'un.»

«Donnez de l'argent, n'en prétez jamais. Donner ne fait que des ingrats, prêter fait des ennemis.»

«J'aime mieux les méchants que les imbéciles, parce qu'ils se reposent.»

«Savez-vous ce que c'est que le devoir? C'est ce qu'on exige des autres.»

«La seule chose qui m'étonne encore, c'est qu'on s'étonne encore de quelque chose.»

«Le sentiment que l'homme a de l'éternité dans un autre monde, lui vient de son désespoir de ne pas être éternel dans celui-ci.»

«Celui qui se plaint de l'ingratitude des hommes est un imbécile, car il fallait être un imbécile pour compter sur leur reconnaissance.»

L'auteur de "Francillon" ne se montrait pas précisément indulgent envers les femmes:

«Les femmes absolument belles n'ont de pudeur que juste ce qu'il faut pour faire valoir leur beauté.»

«Dix-neuf fois sur vingt, la femme fait avec un homme un rêve qu'elle réalise avec un autre.»

«Toutes les femmes veulent qu'on les estime; elles tiennent beaucoup moins à ce qu'on les respecte.»

«La femme dit la Bible, est la dernière chose que Dieu ait faite. Il a dû la faire le samedi soir. On sent la fatigue...»

C'est l'affection qu'on sent dans ces pensées: l'affection du septième boulevardier qui empoète tout l'esprit de Dumas. Ses mots étaient plus drôles. Parmi les innombrables qu'on cite, en voici un, peu connu.

Un bon bourgeois faisait visiter à Dumas fils sa maison de campagne.

En lui montrant une pièce d'eau qui ressemblait plus à une cuvette qu'à un bassin, il lui dit, d'un air important:

—Et vous savez, un homme a trouvé le moyen de s'y noyer!

—Le flâteur! s'écria Dumas.

Accidents de montagne.

Le mont Rax, dont l'ascension a tant d'attraits pour les touristes viennois, a fait de nouvelles victimes pendant les fêtes de la Pentecôte. Trois Viennois, les nommés Henri Lutz, employé de la maison Siemens et Halseke,

Et c'est ainsi que fut allouée avec de la fine champagne à cinquante francs la bouteille, la première voiture automobile du monarque persan.

—Sacrilège! s'écria Pelletan, un jour qu'on racontait cette histoire au Conseil des ministres.

—Vous avez bien raison, mon cher confrère, approuva énergiquement le général André. (Souvenir non extrait de ses Mémoires).

## PARC ATHLETIQUE.

La troupe de Maud Daniel obtient un vif succès au Casino du Parc Athlétique. Les cinq numéros de son programme sont très attrayants; les ravissantes chansons qui y sont intercalées plaisent infiniment au public.

Les autres divertissements sont également très courus.

## WEST END.

Le succès du très artistique programme qu'offre cette semaine West End grandit chaque jour, et la foule va de plus en plus nombreuse assister à son exécution.

Vendredi prochain une cantatrice locale, Miss Rossie Sheldon, chantera un morceau de "Robert le Diable" et "The Last Rose of Summer". Cette nouvelle attraction augmentera encore la vogue de West End.

## MORT DE THOMAS WAGGAMAN.

Washington, 27 juin.—On a reçu ce matin à Washington la nouvelle de la mort de Thomas Waggaman, ancien trésorier de l'Université Catholique.

Waggaman est mort d'un cancer à la face dans une ferme près d'Annapolis, Md., où il s'était retiré depuis quelques mois, après sa colossale faillite de plus de quatre millions de dollars.

La faillite de Waggaman avait causé une sensation à Washington où des centaines de personnes avaient déposé diverses sommes d'argent entre ses mains.

La collection artistique de Waggaman, considérée l'une des plus riches des Etats Unis fut vendue aux enchères à New York en vue de rembourser partiellement ses créanciers.

## A YALE.

New Haven, Conn., 27 juin.—Le programme des exercices de Yale a été celui des années précédentes, à l'exception du chant de l'hymne "America" qui par suite d'une protestation a été substitué à l'hymne de Luther dont l'usage datait de plus d'un siècle puisqu'on l'avait chantée à l'ouverture du premier collège de New Haven en 1715.

Les degrés ont été présentés aux 715 candidats dans la salle Woolsey et au diner d'Alumni qui a suivi des discours ont été prononcés par nombre des hommes distingués qui venaient d'être diplômés.

## MORT D'ALEXANDRE MAIR.

Joronto, Ont., 27 juin.—Alexandre Mair, l'auteur de l'hymne national du Canada "The Maple Leaf", est mort subitement hier soir.

## SEST CONSTITUÉ PRISONNIER.

Thos McLaughlin, l'individu impliqué dans le meurtre de Henry Berger, un des deux hommes tués samedi soir dans un délit de jalousie rue Basin près Canal, s'est constitué prisonnier hier après-midi.

Il a été écroué au poste du premier precinct où une accusation de meurtre a été formulée contre lui.

## FUNERAILLES DE MME VVE HENRY GARIDEL.

Les funérailles de Madame Vve Henry Garidel, décédée samedi dernier, à Pittsburgh, ont eu lieu en ville, hier après midi, en présence d'un grand nombre d'amis, dames et messieurs, qui avaient tenu à saluer son cercueil, en lui apportant leurs prières et des fleurs.

Simple et touchantes les cérémonies à l'Eglise Ste-Anne qui ont précédé l'inhumation dans un des cimetières de la rue Claiborne.

Les personnes qui avaient accompagné Madame Garidel en vie ont pu jeter un dernier regard sur ses traits que la mort n'avait nullement altérés, car elle était couchée dans un cercueil vitré, et paraissait goûter ce calme, ce repos que trouve le juste dans le suprême, l'éternel sommeil.

Mme Garidel est morte à l'âge très avancé de quatre-vingt trois ans. Au mois de mars, elle était entrée dans sa quatre-vingt quatrième, et rien ne lui faisait craindre une fin aussi prochaine, car, à cette occasion, elle avait été l'objet d'une fête intime chez sa fille Mme Fenton Harvey, auprès de qui elle vivait ses dernières années dans une douce quiétude, et sa pensée se tournant vers ceux qu'elle aimait à la Nouvelle-Orléans, elle leur avait envoyé une parcelle de son cœur. Dans une lettre qu'elle écrivait à ce fils qu'elle avait élevé avec une tendresse si grande, M. Joe Garidel, elle lui envoyait en même temps, que l'expression de son matériel amour, quelque chose qui lui disait bien le caractère de la fête intime, quelque chose que seule une mère songerait à offrir: un rien auquel un fils aimant attache grand prix.

Mme Garidel, nous l'avons dit, était un esprit cultivé, mais elle avait mieux qu'un esprit riche: sous tous les traits qu'il est donné à la femme de se révéler, elle a su mériter l'estime, l'affection de son entourage, des sphères où elle gravitait, où elle rayonnait, et comme on l'a vu plus haut, les vieux ans avaient peut-être glissé quelque fatigue dans ses membres, mais son cœur avait résisté aux atteintes du temps, avait conservé sa jeunesse, ses forces affectives.

Mme Garidel était veuve du Docteur Félix Formento, et si elle l'aimait lui aussi, bien tendrement, elle en était également très fière. Elle appréciait les hautes qualités du frère, et admirait la science, les lumières de l'homme qu'une grande modestie n'empêchait cependant pas de prendre rang au nombre des médecins et des chirurgiens les plus éminents du pays.

Vivante, Mme Garidel était entourée de toutes les affections: morte, elle emporte les regrets de tous.

Si les témoignages de sympathie peuvent atténuer l'amertume de nos regrets, ceux qu'a reçus M. Joe Garidel, un homme universellement aimé, rendront moins cruelle l'épreuve qu'il traverse.

## EXERCICES A HARVARD.

Cambridge, Mass., 27 juin.—Les 270mes exercices de fin d'année de l'Université Harvard ont eu lieu aujourd'hui avec toute la pompe et les cérémonies d'usage. Neuf cent dix-sept degrés ont été conférés sans compter les degrés honorifiques.

L'élection des membres du conseil d'administrateurs et la réunion annuelle de l'Association de l'Alumni Harvard ont eu lieu aussi dans la matinée.

## LE SECRÉTAIRE DE LA MARINE CHARLES BONAPARTE PRÉSIDANT LA RÉUNION DE L'ASSOCIATION ALUMNI.

La défense d'Harry Thaw.

New York, 27 juin.—On croit que le défenseur de l'architecte White, a été longuement discutée pendant une conférence tenue aujourd'hui entre l'ancien juge Olcott, M. Frederick Ouellette et Mme Harry K. Thaw.

A l'issue de cette conférence M. Olcott a refusé de faire aucune déclaration mais il a laissé entendre que la défense serait basée sur l'insanité de son client.

M. Olcott prétend n'avoir pas vu les lettres de White remises hier par Mme Thaw à M. Delafield mais il n'a pas caché leur importance et espère qu'elles seront d'un grand secours pour la défense.

Après la conférence Mme Thaw s'est rendue à la prison des Tombs où elle a eu un long entretien avec son mari.

Le médecin aliéniste qui a examiné le prisonnier ce matin a annoncé que Thaw avait absolument refusé de répondre aux questions qui lui étaient posées.

Thaw a baissé la tête sur le fait que son avocat n'était pas présent. Finalement le juge Olcott fut mandé mais nième alors le prisonnier s'obstina dans son mutisme.

Interrogé à ce sujet M. Olcott a dit:

«Je ne puis comprendre cela. En ma qualité de conseiller légal de l'accusé je n'ai aucune objection à ce que son état mental soit examiné par les experts de l'avocat de district. Vous pouvez juger ce refus comme il vous plait, obnoxious ou autre chose. Je ne puis forcer mon client à parler si il ne le veut.»

Lorsque Mme Thaw et son beau-frère furent conduits dans la cellule du prisonnier Thaw et sa femme se saluèrent cordialement.

Mme Thaw resta avec son époux pendant près d'une heure. Au moment où elle passait dans le corridor des Tombs pour regagner sa voiture elle se trouva entourée par un groupe de journalistes qui cherchaient à l'inter interviewer mais les repoussant de la main elle s'écria: «S'il vous plait, excusez-moi.» Le beau-frère de Mme Thaw fut obligé de rudooyer quelques importuns pour se frayer un passage jusqu'à la voiture, qui attendait auprès du trottoir.

Le prisonnier a paru peu affecté par la visite de sa femme; peu après son départ il s'est mis à table et a mangé de bon appétit le déjeuner qui lui avait été apporté d'un restaurant voisin.

Il a du reste passé une excellente nuit dans la prison des Tombs et s'est éveillé ce matin frais et dispos. A 10 heures le docteur McGuire, médecin de la prison, a fait demander au prisonnier s'il désirait quelque chose. Thaw répondit par la négative.

Dix-sept lettres sont arrivées ce matin à la prison à l'adresse de Thaw; la plupart paraissent avoir été envoyées par des femmes.

## ARRESTATION DE TROIS MONNAYEURS.

Salt Lake City, Utah, 27 juin.—En cherchant à mettre en circulation un faux billet de 10 dollars, hier soir dans le village de Murray, deux étrangers, prétenant s'appeler Edward Honk et Thomas Howley, ont été arrêtés et incarcérés par la police locale.

Arrivés au poste de police les deux hommes furent fouillés. On trouva dans les soutiers de l'un et dans la cravate de l'autre une somme de 1,000 dollars en faux billets de 5 et 10 dollars de la banque des Merchants and Planters de Savannah, Ga.

# Feuilleton

—DE—  
*L'Abeille de la N.O.*  
Commencé le 14 avril 1906

## SANG MAUDIT

PAR  
ELY MONTCLERC  
PREMIÈRE PARTIE  
L'ŒUVRE DU MAL.  
XVI  
Suite.

Puisque, sans me séparer de ma fille, je ne puis lui gager du pain, l'idée m'est venue de créer une œuvre utile et toute,

Oh! pas de ces refuges officiels, pas de ces maisons de bienfaisance comme j'en ai visitées... non, c'est tout autre chose.

Dans les refuges, on ne reçoit les femmes enceintes que les derniers mois de leur grossesse.

Or, beaucoup de malheureuses sont, longtemps avant cela, dans l'impossibilité absolue de travailler; d'autres, de pauvres filles sédentaires, se voient chassées de leur place, dès qu'on s'aperçoit de leur état.

Alors, elles écoutent les perfides conseils de la faim, du désespoir... et les fait divers des journaux sont remplis de récits navrants.

Pourquoi, me suis-je dit, n'existe-t-il point un lieu où toutes celles qui n'ont pas d'abri seraient reçues, où on ne leur demanderait rien qu'un peu de bonne volonté, où on les recevrait dès la cinquième mois de la grossesse?

Pourtout, on les repousse, moi je les accueillerais, je tâcherais de leur procurer du travail facile, dont le produit, divisé en deux parts égales, servirait à leur entretien, à la layette du bébé, et constituerait un petit fonds de réserve qui sera remis à chacune lorsque l'enfant naîtra.

Bien mieux, je n'abandonnerais pas mes soins une fois délivrées, je m'occuperai du placement de celles qui ne pourront nourrir, je trouverai une situation, du travail pour toutes.

Enfin, grâce à un peu de bien-être et de bonté, je rendrai le courage et l'espoir à celles que tout abandonne.

Si mon malheur me sert à aider de pauvres filles aussi malheureuses que moi, quel malheur soit béni! Il m'a fallu connaître la souffrance pour m'apitoyer sur celle des autres. Le frère de Marianna regardait Marie-Thérèse avec vénération.

—Vous, bâties-t-elle, vous, jeune, belle, distinguée, vous consacrez votre jeunesse, votre beauté à cette œuvre?

Vousiriez vivre parmi le peuple, vous accepteriez une existence de renoncement absolu, d'oubli de soi-même?

—C'est le plus bel avenir qui puisse m'échoir, déclara la jeune femme avec force, et je me sentirai pleinement heureuse le jour où cette œuvre entrera en exécution. Si j'étais riche, déjà j'en aurais commencé.

Mais je ne possède rien au monde, et j'ai besoin de votre aide pécuniaire. Oh! monsieur, je tâcherais de vous coûter le moins possible!

Une fois l'établissement créé, en petit, des dons viendront à nous, spontanément, car il est beaucoup de gens charitables, par bonheur, dans ce grand Paris.

Pais nos pensionnaires, pour la plupart, récupérèrent à l'aide de leur travail les dépenses

qu'elles occasionneront, et même au-delà.

C'est une affaire d'organisation, et je crois que j'arriverai, oui, j'arriverai à la mettre en train.

—Mais, mon enfant, la tâche est énorme! Seule vous ne pourriez jamais y suffire!

— Vos jours, vos nuits s'écouleront à ce labeur insensé!

—Bon! s'écria Marie-Thérèse, quand on sent qu'on est utile, cela donne des forces.

Pais, je ne refuse pas d'aide, au contraire, et je suis certaine que votre servante Jeanne, ainsi que sa fille, seront joyeuses de collaborer avec moi, du moment qu'elles auront l'existence assurée.

Ce sont de braves cœurs, d'excellentes créatures...

—Oui, approuva le banquier, car vous changez tout en or...

Il est impossible à votre contact de n'être pas bon, puisque vous êtes parfaite.

—Hélas! je m'efforce vers le mieux, voilà tout!

—C'est à Paris, si j'entends bien, que vous désirez créer cette œuvre?

—Oui, à Paris, cet océan, cette fourmillement humaine où je pourrais le mieux me cacher. Du reste, Mme Méryem je suis, Mme Méryem je resterais.

Ceux que je fais, si par hasard mon nom tombait sous leurs yeux, ne se donneraient pas de ma personnalité.

Je veux vivre humble et cachée, parmi mes compagnes d'infortune; j'établirai l'asile dans un quartier excentrique où la population est plus dense, la misère plus noire, où les loyers sont aussi moins chers.

J'ai songé à la Villette; toutefois là-dessus je me conformerai à vos avis.

—Vous voulez examiner ces devis, monsieur, avant de me répondre?

Il repoussa les papiers.

—Inutile; j'accepte, heureux de consacrer une partie de mes revenus à l'entreprise que vous rêvez.

Mes besoins sont modiques. Tout ce qui me restera, une fois mon existence assurée, je vous laisse libre d'en disposer.

—Jamais! Jamais! monsieur, protesta vivement la jeune femme.

Une certaine somme annuelle me suffira.

—Peu importe, mon enfant! Si vous savez combien ces questions d'argent me laissent froid!

Pour le temps qui me reste à vivre, j'aurai toujours assez!

Marie-Thérèse s'approcha du frère de la comtesse et mit sa petite main sur son bras.

—C'est mal de parler ainsi, fit-elle.

—Que voulez-vous? Je sens, j'ai comme le pressentiment que je mourrai jeune... jeune relativement, se ha'ta-t-elle d'ajouter. Mais, rassurez-vous, la mort

sera la bienvenue, car la vie n'a guère été clémente pour moi, sauf depuis le jour où il m'a été donné de vous connaître.

Du reste, laissez-vous. Maintenant que vous êtes rassurés sur le sort de votre œuvre, vous désirez sans doute quitter Laroque?

—Oui, voici l'hiver, la saison inclemente.

Je voudrais le plus tôt possible avoir des lits et du pain à donner.

—Nous partirons demain, si vous devez être prêts.

Avez-vous parlé à Jeanne Brémond?

—Je lui ai touché quelques mots de mes intentions.

Elle accepte, de même que sa fille, regrettant de n'être point en état de l'aider gratuitement.

Dites à ces braves femmes que j'assure leur avenir.

Vous savez que Jeanne Brémond a une seconde fille âgée de dix à douze ans?

—Oui, Louise, la petite Louise! Je crois bien, elles en parlent avec des larmes dans les yeux.

Cette enfant fut placée dans un orphelinat par les soins de M. Alvarez, chez qui était employé le mari de Jeanne, n'est-ce pas?

Adalbert rougit un peu et déclina la tête.

—Oui, je le crois du moins.

Eh bien, Louise sera enchantée de revenir avec sa mère très probablement, et elle pourrait

vous servir de petite bonne pour votre fillette; qu'en pensez-vous?

—Ce sont des questions de détail que nous agiterons plus tard.

Ce qui me presse, c'est de partir, maintenant que vous m'avez assuré votre concours.

Le banquier laissa tomber sur sa protégée un douloureux regard.

—Vous avez donc si grande hâte de me quitter? s'écria-t-elle.

—Oh! protesta la jeune femme, ne croyez pas cela! Je serais donc un monstre!

J'ai hâte, oui, je l'avoue, de soulager d'aider mes sœurs malheureuses, de faire œuvre utile.

Mais nous ne nous séparons pas pour cela. Vous êtes le président de droit.

Il protesta du geste.

—Non! je ne mets qu'une condition à vous obéir, madame, c'est que je resterai absolument inconnu en dehors de tout ce qui s'accomplira, c'est que mon nom ne sera pas prononcé.

Vous aurez sous votre entière responsabilité la libre disposition des sommes qui vous seront utiles, et dès mon arrivée à Paris je verrai à ce propos mon notaire, je le chargerais de se mettre en rapport avec vous, et j'instituerai une rente annuelle destinée à votre œuvre de bienfaisance, de telle sorte que, si je venais à mourir, rien ne soit changé.

C'est mon notaire qui...